

faute de nourriture et je veux leur laisser manger ma part ; c'est pour cela que je fais semblant d'être malade.

Le médecin, après avoir entendu cette confidence, essuya ses yeux et dit : “ Est-ce que tu n'a pas faim ? ”

Joseph.—“ Oh ! oui, Monsieur, mais au moins, je n'ai pas la douleur de voir souffrir autant mon cher papa et mes pauvres petits frères. Si je meurs, mon père aura un enfant de moins à nourrir, et il sera d'autant soulagé.”

“ Admirable enfant ! dit le médecin, en serrant le petit Joseph dans ses bras et le couvrant de baisers ; non, non, tu ne mourras pas. Dieu te béniras et tu vivras pour le bonheur de ton père et de tes petits frères.”

Après avoir ainsi parlé, ce bon médecin courut à sa maison, et en revint aussitôt suivi d'un domestique chargé de provisions. Il fit asseoir à une table le vertueux enfant, son père et ses petits frères.

Jugez du bonheur que goûta ce généreux bienfaiteur en voyant la joie et le bonheur de toute cette famille !

Chers enfants, qui lirez ceci, tout en admirant l'héroïque action d'un de vos semblables, demandez-vous si vos sentiments sont aussi généreux que les siens, si vous êtes capables d'un semblable dévouement ? Si au moins, vous accomplissez vos devoirs journaliers envers vos bons parents. Si non, rougissez et prenez la résolution de réparer le passé par une conduite irréprochable.

Prêtez encore l'oreille, chers enfants, voici un autre exemple encore bien digne de votre admiration. Cette histoire est tirée d'un des ouvrages de l'Abbé Mullois.

